

XYZ. La revue de la nouvelle

Au bas des rapides

Germain Dumas



Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3417ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumas, G. (2004). Au bas des rapides. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 30-32.

Au bas des rapides

Germain Dumas

Assis en avant, les jambes coincées dans la pince du canot, Frédéric noue, sur le fil très mince de la ligne, une mouche en poil d'original fabriquée par Ti-Dé, mon ami trappeur. Pas une ride sur la baie où se déverse le ruisseau des Chasseurs. Je ramais à dix mètres de la rive, dans les éclaboussures de soleil et d'ombre des grandes épinettes. La canne à pêche fouette l'air dans un mouvement de va-et-vient continu. La ligne ondoie, se replie pour se déployer de nouveau et laisser tomber plus loin la mouche qui flotte, avance à peine, se cabre, s'arrête et détale par bonds saccadés. « Il prendra rien ici, me suis-je répété. Trop de soleil. La truite nous voit. »

Le canot délaïsse la baie pour entrer dans la vague de la rivière aux Sables qui coule, paresseuse, vers la ville dont on entend la rumeur, au loin. Je rame à contre-courant, sans effort, contourne le rocher, à droite, qui s'avance dans l'eau. Le creux de sa paroi abrite des restes calcinés de branches, de boîtes de conserve noircies. Est-ce le soleil qui m'éblouit ou la sueur qui pique mes yeux ? Je les ferme et les ouvre à nouveau, l'aviron immobile, figé dans mes mains, pendant que bat mon cœur comme un tambour.

J'entrevois la silhouette fragile de deux enfants dans la lumière ocre qui teinte la pointe du rocher. J'entends au plus profond de moi notre rire. Ma bouche goûte la chair tendre, légèrement rôtie des éperlans pêchés du petit pont avec nos perches taillées dans des aulnes. La vison fugitive s'estompe dans le reflet d'argent des gouttes qui glissent de la ligne au fil de l'eau.

Je reprends la cadence sous l'œil surpris de mon fils qui s'est retourné, agacé par l'arrêt du canot.

— Aide-moi. Je t'amène pêcher au bas des rapides, là-bas, ai-je suggéré pour briser l'illusion.

Je règle mon élan sur le rythme qu'il imprime au canot. De chaque côté de la rivière, les bungalows et les rues ont surgi là où couraient les champs entrecoupés de talles de bouleaux et

d'épinettes. Plus haut, le 6^e rang, avec ses noms de cultivateurs que ressuscite ma mémoire.

— Papa! bougonne Frédéric. Grouille!

Je m'efforce de soutenir la cadence rapide qui fait osciller l'embarcation. J'ai chassé les images qui déferlaient, tendu vers l'aviron mes muscles et mon esprit, oublieux de la douleur sourde dans mes épaules et mes bras, de la cassure de mon dos. Nous arrêtons d'instinct de pagayer, tandis que le canot poursuit un moment sa course dans la frange ouatée des remous, saisis tous deux par le galop étrange des cascades et l'écume sur la croupe des rochers.

— Pêche, dis-je, dans un souffle, pendant que je ramèrai dans la vague des rapides. Le soleil tombe. Elle va mordre. Ça, c'est certain!

Le canot approche du bord où la chute a creusé un entonnoir. L'eau y tourbillonne et perce des yeux noirs cerclés de blancheur. La mouche s'y engouffre, en ressort, papillonne, incertaine. Une flaque d'écume jaillit avec le bond de la truite. Un geste trop prompt de Frédéric la rate. De nouveau, la mouche rebondit, s'agite avant d'être engloutie.

— Je l'ai! claironne le pêcheur.

Je parcours de long en large la bordure de la cascade, sans voir le soleil plonger à la lisière de la forêt. Frédéric a capturé deux autres truites. Sous mon chapeau, la sueur dégouline, malgré l'ombre et la fraîcheur autour de nous.

Le canot accoste le rivage. Je pointe le sac qui repose au fond du canot. Je me lève et marche sur le sable, des crampes dans les jambes et le dos en compote. Mon fils m'offre un sandwich au jambon et au fromage de sa tante Raymonde. Il avale le sien, en prend un deuxième. Je bois le café du thermos, à l'écoute tous deux du bruissement des cascades dans la lumière tiède de fin d'après-midi. Je monte le talus et m'assois dans l'herbe. Frédéric me rejoint et me demande :

— Qu'est-ce que tu cherches?

— Des fraises, ben voyons! Avec le muffin au miel, c'est super!

Il grappille les fruits rouges, gorgés de soleil. La bouche pleine, le regard posé sur la rivière et la montagne en face de la ville :

— Tu es chez toi, ici, hein ?

J'évite son regard. Il connaît déjà la réponse.



Je guide le canot à l'entrée d'un remous, non loin d'une grosse roche à fleur d'eau, lustrée par la lumière ombrée qui tombe d'un pin. La mouche disparaît soudain, avalée par un ventre rosé. Un coup sec du poignet tend la ligne.

— C'est une belle ! crie-t-il.

Je regarde son profil que mange une barbe de trois jours, son nez busqué, sa bouche sérieuse sous l'effort. Étourdi, je répète les mots que murmurait mon père à son gars de quinze ans :

— Laisse filer la ligne. Tiens-la serrée. Vite, rembobine. Faut pas qu'elle saute !

La canne plie, tressaute, obéit à la fuite du poisson qui plonge, revient à la surface à droite, à gauche, s'épuise et glisse de côté, exténué.

— Ramène-la vers moi, ai-je murmuré, l'épuisette au bout du bras.

Frédéric décroche l'hameçon, puis dépose son trophée dans le panier. Il se tourne vers moi, radieux.

— C'est ici, qu'avec grand-papa...

Il se tait.



Dans la voiture qui nous conduit chez mon frère, je regarde le soleil embraser le clocher de l'église, en face de la rue de mon enfance.